

ANALYSE D'UNE PHOBIE CHEZ UN PETIT GARÇON DE 5 ANS (Le petit Hans) 1909.

Le cadre de l'observation :

Freud n'est intervenu qu'une fois personnellement au cours d'un entretien avec Hans. Le traitement a été mené par le père de Hans soutenu par les recommandations et les prescriptions de Freud.

Freud précise que les parents du petit garçon comptaient parmi ses « *plus proches adhérents* ». Ceux-ci étant acquis pleinement à la psychanalyse. Ils auraient convenu d'élever « *leur premier enfant sans plus de contrainte qu'il n'était absolument nécessaire pour le maintien d'une bonne conduite* » et c'est dans ce cadre-là que va se déployer cette expérimentation d'une analyse par l'intermédiaire d'un tiers pratiquée sur un jeune sujet.

Les communications résumées ci-dessous sont faites en deux temps. D'abord une anamnèse rapide de Hans et de ce qu'il met en évidence entre 3 ans et 4 ans ½ puis des communications hebdomadaires envoyées à Freud et qui synthétisent les faits durant 5 mois, de janvier à mai 1908. Hans a alors entre 4 ans 1/2 et 5 ans.

Histoire de la maladie et analyse.

Hans est né en avril 1903. Ces premières communications datent du temps où Hans n'a pas encore 3 ans. Le père fait dans un premier temps une rapide anamnèse des troubles de Hans :

Hans manifeste beaucoup d'intérêt pour la partie de son corps qu'il nomme le « fait-pipi », c'est-à-dire son pénis. Hans est curieux, pose nombre de questions. Il demande à sa mère si elle a un fait-pipi. Cet intérêt est ponctué par des explorations sur lui-même. Lorsqu'il est surpris par sa mère la main au pénis, celle-ci le menace de le lui faire couper par le Dr A. Hans ne semble pas alors ressentir de culpabilité mais Freud dira après coup, que c'est à ce moment précis que le petit garçon va « *acquérir le complexe de castration* ».

Pour Hans, à ce moment-là, pas de différenciation des sexes: tout le monde a un grand fait-pipi : les hommes, les femmes, les animaux. Seuls les objets inanimés n'en n'ont pas.

La phobie de Hans se porte sur la peur d'être mordu par un cheval dans la rue.

En octobre 1906 Hans a 3 ans ½ et l'évènement arrive : la naissance de la petite sœur, Anna. La nuit de la naissance, Hans associe les plaintes de souffrance de la mère et la vue des bassines d'eau ensanglantée à la «venue de la cigogne».

Lorsque sa sœur a une semaine, Hans assiste à un bain et dit, surpris : « *Mais son fait-pipi est encore petit* ».

Hans est d'abord très jaloux de la nouvelle venue. Cette jalousie sera surmontée en 6 mois. Hans devient un grand frère aussi tendre que convaincu de sa supériorité sur sa sœur.

Progressivement les rêves puis les fantasmes (pensées) de Hans vont prendre de plus en plus de place et se mettre à parler de sa peur :

Tout d'abord un rêve d'angoisse dans lequel Hans croit avoir perdu sa mère et dit qu'il n'a donc « *plus personne pour faire câlin avec lui* ».

Certains soirs : Hans vient dire à sa mère « *et si tu partais* », « *et si tu n'étais plus là* ». Très souvent en réponse à cette angoisse, la mère invite Hans dans son lit.

Hans rencontre de plus en plus de difficulté à sortir au parc avec la bonne. Un jour sa mère décide de l'emmener elle-même en promenade afin de voir ce qu'il en est en sa présence. La peur est toujours là mais il accepte quand même la promenade en proie à une lutte intérieure. En rentrant, il dira à sa mère: « J'avais peur qu'un cheval ne me morde ».

Le soir, de nouveau très angoissé, il dira en pleurant : « *Je sais que demain il faudra encore que j'aille me promener* » puis il ajoute cette phrase énigmatique « *Le cheval va venir dans la chambre* ».

La mère lui demande s'il touche son fait-pipi avec sa main.

A noter que le terme allemand exact pour cette expression est en fait : « *Peut-être donnes-tu la main au fait-pipi ?* ».

Hans confirmera : « *oui, tous les soirs, quand je suis dans mon lit* ».

Compte tenu des points précédents, Freud propose au père en première solution, d'éclairer Hans sur certaines choses d'ordre sexuelles : il lui propose de lui dire que toute cette histoire de chevaux est une bêtise et rien de plus. La vraie raison étant qu'il aime beaucoup sa mère et qu'il souhaite être pris dans son lit par celle-ci.

Freud propose au père afin de supprimer ce but au désir d'informer le petit garçon que les créatures féminines ne possèdent pas du tout de fait-pipi.

Le père applique les recommandations de Freud et s'ensuit une période de calme durant laquelle Hans se promène sans trop de difficulté dans le parc. La peur des chevaux se change, semblerait-il, en une compulsion à les regarder.

Puis, suite d'une grippe qui le laisse 2 semaines sans sortir, de nouveau la phobie se renforce au point qu'Hans ne peut plus sortir du tout.

Lors d'une conversation avec son père, Hans dit qu'à Gmunden « *il y a un cheval blanc qui mord quand on lui tend les doigts* » Il relate avoir entendu le père d'une petite fille voisine lui dire « *Ne touche pas avec tes doigts le cheval blanc, sans quoi il te mordra* ».

A noter ici, que c'est la même expression qui est employée par la mère précédemment : Donner ses doigts au cheval comme elle a dit peut-être donnes-tu la main au fait-pipi.

Le père dit à Hans que selon lui, ce n'est pas d'un cheval dont il veut parler mais d'un fait-pipi qu'on ne doit pas toucher avec « *sa main* ».

Mais, répond Hans, « *un fait-pipi ne mord pas !* »

Le père et le fils s'accordent lors de cet échange, pour attribuer à l'onanisme de Hans le rôle principal dans la pathologie actuelle.

Quelques jours plus tard, le père s'enquiert de savoir où en est l'habitude de Hans. Celui-ci répond qu'il met beaucoup moins la main à son fait pipi. Il dit cependant en avoir encore envie.

Dans la rue, c'est une période où il a bien moins peur des chevaux.

Lors d'une promenade avec le père, celui-ci redit à Hans que sa mère, sa sœur, les femmes n'ont pas de fait pipi. De nouveau, il suit une instruction donnée par Freud.

Durant cette journée Hans semble gai et détendu. Ce n'est que le soir qu'il est à nouveau déprimé et semble craindre les chevaux.

Le matin suivant il s'éveille à 6h avec une grande angoisse et il raconte :

Fantasme 1 : « *J'ai mis le doigt mais très peu à mon fait pipi alors j'ai vu maman toute nue en chemise et elle m'a laissé voir son fait pipi.* »

Malgré les annonces du père sur l'absence totale de fait pipi chez les femmes, dans ce fantasme, sa mère en a un et elle lui a montré.

Les éclaircissements fournis récemment à Hans par le père sur l'absence de fait pipi chez les femmes ne peuvent qu'avoir ébranlé sa confiance en soi et avoir réveillé son complexe de castration. En effet, s'il existe des créatures qui ne possèdent pas de fait pipi, alors ce ne serait plus impossible qu'on lui enlève le sien !

C'est ici que s'enracine probablement le **fantasme 1, celui où sa mère lui montrerait son fait-pipi.**

En sortie à Schönbrunn (qui doit être une sorte de zoo) Hans se montre de plus en plus craintif. Il a peur d'animaux dont il n'avait aucune crainte avant, toujours de grands animaux. La phobie de Hans semble s'étendre à de nouveaux objets.

Le père lui livre son impression : « *Les grands animaux ont un grand fait-pipi et tu as peur en réalité des grands fait pipi.* »

L'échange aboutit à cette phrase de Hans qui fait passer cette analyse à une autre étape : « *Et tout le monde à un fait pipi, et mon fait pipi grandira avec moi, quand je grandirai, car il est enraciné.* ».

Quelques jours plus tard, Hans rejoint ses parents dans leur lit, il explique :

« *Il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe chiffonnée et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors elle a cessé de crier et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée.* ». Nous l'appellerons le **fantasme 2, fantasme des girafes.**

Le père pense trouver la solution du fantasme aux girafes. Il propose à Freud :

« *La grande girafe c'est moi, la girafe chiffonnée, c'est ma femme ou plutôt son organe génital.* ».

Le lendemain, quand son père lui explique le fantasme aux girafes, Hans approuve. Suite à cette interprétation, Hans vient relater à son père deux pensées (fantasmes) qu'il a eues :

1 – Ils sont ensemble à Schönbrunn, là où sont les moutons et ils se sont glissés sous les cordes, et puis ils ont dit à l'agent de police qui est à l'entrée du jardin, et ils ont été arrêtés tous les deux ». **Fantasme 3 (Fantasmes de transgression)**

2 – « J'étais avec toi dans le train et nous avons cassé la vitre d'une fenêtre et l'agent de police nous a emmenés ». **Fantasme 4 (Fantasmes de transgression)**

C'est ce jour-là que Hans et son père se rendent chez Freud pour l'unique rencontre commune. La consultation fut courte. Une partie de la solution s'impose à Freud quand il a face à lui le père et le fils et que celui-ci fait la description de ses « chevaux d'angoisse ». Hans précise qu'il est particulièrement effrayé par les choses que les chevaux ont devant les yeux et par le noir qui cerne leur bouche. Freud rapproche ce noir autour de la bouche à la moustache du père et propose à Hans l'interprétation suivante : il a peur de son père parce qu'il aime tellement sa mère ! Il devait penser que son père lui en voulait pour ça.

En repartant de la consultation Hans demande à son père si Freud parle avec le Bon Dieu pour qu'il puisse savoir autant de chose.

Les jours suivants, les signes d'amélioration se succèdent.

Le père qui comprend désormais la situation sous un jour nouveau, dit à Freud : « *Hans aime sa mère et il voudrait que je ne fusse plus là, alors il prendrait la place du père* ». Le père déduit maintenant que le désir hostile réprimé se transforme en angoisse sur ce qui peut lui arriver et c'est pour cela que Hans vient vérifier le soir ou la nuit si son père est bien là.

Dans la rue, désormais ce n'est que devant certaines voitures à chevaux que Hans à peur. Pour expliquer ce mieux, le petit garçon dit : « *Tous les chevaux blancs ne mordent pas* ».

Nous devons préciser que le maison de Hans se trouve devant un entrepôt où les voitures viennent très souvent se faire charger et décharger sous l'œil attentif du petit garçon qui peut observer de chez lui.

Hans précise encore ses craintes : « *J'ai peur que les chevaux ne tombent quand la voiture tourne* ». Il semble craindre plus les chevaux de somme que les petits chevaux, les chevaux de ferme que les chevaux élégants...

Un long échange entre le père et le fils s'engage. Il s'agit pour le père de faire préciser à Hans la teneur exacte de sa peur. Finalement ce dialogue met en évidence combien la phobie est désormais diffuse : elle porte d'abord sur les chevaux qui mordent, qui tombent, puis sur les voitures lourdement chargées...

Il se trouve que Hans, préalablement lors d'une promenade, avait vu tomber un cheval lourd, cela aurait convoqué chez lui le désir que son père tombât aussi et fut mort. Mais un autre sens ne se cacherait-il pas encore sous tout cela ?

L'amélioration de l'état de Hans est constante. Le rayon de ses activités s'agrandit. Il peut désormais s'écarter un peu de la maison.

Le père informe Hans d'une déduction obtenue lors d'une visite chez Freud. Il dit à Hans qu'il sait désormais dans quelle circonstance il se met en colère et trépigne.

Hans le précède : « N'est-ce pas quand il faut que je fasse loumf (mot particulier à Hans pour désigner les fèces). Il trépigne avec ses pieds dans ces cas-là quand il a besoin de se rendre aux WC.

Le questionnement du père revient sur les voitures qui effraient Hans. Celui-ci confirme que ce sont bien les voitures chargées, lourdes qui l'effraient le plus.

Dans les temps qui suivent, le père communique beaucoup sur la question du *loumf*. Il pose beaucoup de questions à Hans sur les jeux qu'il faisait avec les enfants de Gmunden, qui avait le rôle du cheval, qui montait sur qui... Le père est insistant, multiplie les suggestions, accable Hans avec des questions dont la tonalité oriente les réponses. Le père s'empresse, s'impatiente à comprendre les significations symboliques de toutes les affirmations de Hans. Il semble mettre en avant ses propres interprétations.

Au fil des échanges entre le père et le fils l'interprétation suivante est posée par le père : Le cheval d'omnibus qui tombe et fait du charivari avec ses pieds est sans doute un lounf qui tombe et fait du bruit. La peur de la défécation, la peur des voitures lourdement chargées est donc équivalente à la peur d'un ventre lourdement chargé.

Hans évoque la peur que sa mère le laisse tomber dans le bain et qu'ainsi sa tête tombe dans l'eau. Il reconnaît avoir été méchant, au travers du désir que sa mère lâche les mains d'Anna lorsqu'elle lui donne le bain et que celle-ci tombât dans l'eau. Voici donc revenue la

question de l'aversion pour sa petite sœur. A la question de sa mère qui lui demande s'il aurait préféré que sa sœur ne soit pas là, Hans répond oui.

Hans dit que si sa mère laissait tomber Anna dans le bain, il serait alors seul avec elle. Le père déclare qu'un bon petit garçon ne doit pas souhaiter cela.

Et Hans répond qu'il est d'accord mais qu'il peut bien le penser et s'il le pense, ajoute-t-il, c'est bien tout de même, pour qu'on puisse l'écrire au professeur. A Freud...

Freud dira de cette remarque :

« Je ne pourrais pas souhaiter chez un adulte, une meilleure compréhension de la psychanalyse ».

Hans évoque maintenant une histoire de caisse dans laquelle Anna aurait été placée à chaque voyage de la famille pour Gmunden ! Il affirme :

« Mais avant, toujours, elle a voyagé avec nous dans la caisse ».

Le père : « N'est-ce pas maman qui avait la caisse ? »

Hans : Oui, maman l'avait.

C'est certainement en lien que, plus tard dans la rue, Hans explique à son père que *« les omnibus, les voitures de déménagement, les voitures de charbon, sont toutes des voitures à la cigogne. »* C'est-à-dire des femmes enceintes.

A ce stade, Hans a désormais pris en ses propres mains la conduite de son analyse.

Depuis son retour de Gmunden, Hans a des fantasmes relatifs à «ses enfants».

Hans évoque ses camarades : Franzl, Fritz, Paul et les autres.

A la question du père :

« Aimerais-tu avoir une petite fille ? »

Hans répond : « Oh oui, pourquoi pas ? J'aimerais en avoir une, mais maman ne doit pas en avoir ; je n'aime pas ça ».

Comme s'il était évident que s'il avait une petite fille, cela impliquerait sa mère !

Le père : *« Mais pourquoi pleures-tu toujours quand maman m'embrasse ? C'est que tu es jaloux ? »*

Hans : *« Ça oui ».*

Hans ne comprend pas l'intervention du père dans le fait d'avoir un enfant et demande à son père : « Mais un papa ne peut pas avoir de bébé, alors qu'est-ce que c'est que cette histoire que je voudrais être papa ?

Le père : *« Tu voudrais être papa et être marié avec maman, tu voudrais être aussi grand que moi et avoir une moustache, et tu voudrais que maman eut un bébé. Aimerais-tu être marié avec maman » ?*

Hans : *« Oh oui ! »*

Le père : *« Quand tu es assis sur le pot et qu'un loup vient, as-tu déjà pensé que tu étais en train d'avoir un enfant ? »*

Hans : *« Oui, déjà... »*

Le père : *« Tu sais quand les chevaux d'omnibus sont tombés ? La voiture a l'air d'une caisse à la cigogne, et quand le cheval noir est tombé on aurait dit... »*

Hans (complétant la phrase de son père) : *«...que c'est comme quand on est en train d'avoir un bébé. »*

A l'occasion d'un nouvel échange, Hans rapporte **le fantasme 5** : le plombier a dévissé la baignoire dans laquelle il se trouve et lui a donné un coup dans le ventre avec son grand perceur.

Le jour qui suit Hans joue à charger et décharger des voitures de bagages. Dans la cour de l'entrepôt en face, il observe de longs moments et c'est quand une voiture est finie de charger et est sur le point de partir qu'il a le plus peur. « *Les chevaux vont tomber* » dit-il. Il appelle « *trou* » les portes de hangar par lesquelles passent les voitures. Il dit à présent « *trou du derrière* » au lieu de « *trou* ». Parallèlement, l'angoisse a presque disparu. Sauf qu'il veut rester au voisinage de la maison au cas où il aurait peur.

Hans joue de nouveau avec ses enfants imaginaires.

Le père : « *Tes enfants vivent encore ?* » « *Tu sais bien qu'un garçon ne peut pas avoir d'enfants* ».

Hans : « *je le sais. Avant j'étais la maman. Maintenant je suis le papa.* »

Le père : « *Et qui est la maman de tes enfants ?* »

Hans : « *Eh bien maman, et tu es le grand-père.* »

On voit comment Hans nie la notion de génération et comment il défie la loi, la règle du temps. Heureusement qu'il ne pourra pas rester figer dans cette position œdipienne équivalente à une jouissance totale.

Un dernier fantasme que nous nommerons **fantasme 6**, est rapporté par Hans. Il le raconte en manifestant une résistance considérable :

« Le plombier est venu et m'a d'abord enlevé le derrière, avec des tenailles et alors il m'en a donné un autre et puis la même chose avec mon fait-pipi. Il a dit : « *laisse-moi voir ton derrière* », alors j'ai dû me tourner et il l'a enlevé et alors il a dit : « *Laisse-moi voir ton fait-pipi* ».

Le père propose : « Il t'a donné un plus grand fait-pipi et un plus grand derrière ».

Hans : « oui... ».

.....

Synthèse de la construction de la phobie :

Prenons en point de départ la naissance de la petite sœur qui apporte un certain degré de privation : une séparation d'avec la mère, une diminution permanente des soins et de l'attention qu'elle lui donnait. En observant les bains, il connaît une reviviscence des plaisirs éprouvés quand la mère prenait soin de lui bébé.

Ceci arrive au moment où Hans connaît un accroissement de ses besoins érotiques déjà observés auparavant et où il aura moins loisir de les satisfaire. Il se dédommage en s'imaginant avoir lui-même des enfants et tant qu'il est à Gmunden, avec d'autres enfants, il peut jouer et ses besoins trouvent une dérivation satisfaisante. Une fois seul, de retour à Vienne il reporte toutes ses exigences sur sa mère et doit faire face à de nouvelles frustrations. Son excitabilité érotique s'exprime en fantasmes et en satisfactions autoérotiques par la masturbation.

Le trouble nerveux débute par des pensées à la fois sentimentales et angoissées : Dans un rêve, Hans perd sa mère, il ne peut donc plus « *faire câlin* » avec elle. Freud dit que la tendresse de Hans pour sa mère a dû s'accroître intensément les derniers temps. Ceci semblant être au fondement de son état.

Il ajoute qu'au début de la maladie, il n'a avait probablement ni phobie de la rue, ni de la promenade, ni des chevaux. Car si la phobie avait été telle, comment expliquer les angoisses du soir ? Qui pense à la rue et à la promenade avant d'aller se coucher ? Pour Freud, c'est la preuve que Hans devient le soir la proie d'une libido forcenée dont l'objectif est la mère. Rappelons-nous que les états d'angoisse chez Hans amène la mère à le prendre dans son lit.

La naissance d'Anna entraîne Hans vers la grande question : d'où viennent les enfants ? Hans rejette l'explication qu'on lui propose : la cigogne l'a amenée. Il avait remarqué que sa mère avait grossi, qu'elle avait été alitée et qu'elle avait gémi la nuit de la naissance. Il en conclut qu'Anna avait été dans le corps de sa mère et en était sortie comme un loumf. Hans pouvait désormais se représenter l'acte d'enfanter comme agréable en le rapportant à ses premières sensations plaisantes quand il allait à la selle.

Mais ce qui troublait Hans sur le parcours de cette compréhension nouvelle, c'était le rôle qu'avait pu jouer son père dans la naissance d'Anna. C'était pourtant sa mère qui avait mis au monde le bébé... De plus, ce père gênait Hans dans ses rapports avec sa mère : quand il était là, il était interdit de la rejoindre dans son lit. Le désir de se débarrasser du père était donc pour Hans doublement justifié. Hans ne pouvait s'empêcher d'haïr ce père qui était par ailleurs son modèle et qu'il avait toujours aimé.

C'est ce qui donna naissance au premier conflit affectif chez Hans : l'amour devait réprimer la haine sans pouvoir cependant la supprimer. Selon Freud, pour Hans l'amour pour son père est donc entré en conflit avec l'hostilité contre ce dernier à cause de son rôle de rival auprès de la mère.

Freud affirme que l'angoisse de Hans a deux composantes : la peur du père dérivant de son hostilité contre lui et la peur pour le père dérivant du conflit de la tendresse avec l'hostilité.

Hans avait dû deviner que le fait-pipi avait quelque chose à voir avec le pouvoir du père à faire venir des enfants. Et il imaginait sûrement un grand fait-pipi à son père pour lui conférer un tel pouvoir.

Freud ajoute cette observation : « *Tant que l'enfant n'a pas découvert l'existence des organes génitaux de la femme, un élément essentiel manque à sa compréhension des relations sexuelles* ».

Cependant sa conviction que la mère possédait un fait-pipi tel que le sien empêchait la résolution totale du problème de Hans. La vraie question : « Que fallait-il faire à maman pour

qu'elle eut un enfant ? » restait dans l'inconscient et les deux pulsions actives : hostile contre le père et tendre envers la mère restaient donc sans emploi.

Difficile de préciser comment se produisit le renversement de l'aspiration libidinale en angoisse. Est-ce l'incapacité *intellectuelle* de l'enfant à résoudre le problème de la gestion des pulsions agressives libérées par l'approche de la solution ? Est-ce une difficulté somatique à supporter la satisfaction masturbatoire régulière ? Freud ne peut y apporter réponse à cette époque où il dit manquer d'une expérience plus étendue (quant à l'observation de la sexualité infantile.)

Même si Hans avait déjà ressenti des appréhensions avant d'avoir vu tomber le cheval d'omnibus, la névrose se rattache directement à cet événement. L'accident observé ne prend une telle efficacité pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans, le cheval en liaison avec l'événement plus traumatisant de la chute de Fritzl, jouant au cheval, à Gmunden. Événement qui menait, dans l'inconscient de Hans de Fritzl au père et qui par une grande plasticité des rapports associatifs réveilla le deuxième complexe aux aguets dans l'inconscient de Hans : celui de l'accouchement de sa mère. La voie était donc ouverte au retour du refoulé : *le matériel pathogène fut remodelé et transposé sur le complexe des chevaux et les affects concomitants uniformément transformés en angoisse.*

Le contenu idéatif de la phobie fut soumis à un autre processus de déformation et de substitution. La première expression verbale de l'angoisse : « Un cheval va me mordre » émane d'une autre scène arrivée à Gmunden qui lui rappelle la mise en garde contre l'onanisme. Freud ajoute que « Partout le complexe hostile de Hans contre son père recouvre le complexe libidinal relatif à la mère. »

Avant de terminer, observons le cas sous un angle différent : Hans devient la proie d'une grande poussée du refoulement qui frappe ses composantes sexuelles dominantes : il renonce à l'onanisme, repousse tout ce qui est en lien avec les excréments. Cependant ce ne sont pas ces composantes-là qui se trouvent réveillés par l'incident du « cheval qui tombe » ni qui fournissent le matériel des symptômes.

Nous comprendrons mieux en nous adressant à d'autres composantes, aspirations qui avaient déjà été réprimées auparavant et qui ne purent jamais s'exprimer sans inhibition : sentiments hostiles et jalousie contre son père, pulsions sadiques répondant à une intuition du coït, contre sa mère. Ce seraient peut-être ces répressions précoces qui auraient conditionné la prédisposition à la névrose ultérieure.

Ces tendances agressives ne trouvant chez Hans aucune issue, lorsqu'en un temps de privation et d'excitation sexuelle accrue, elles veulent renforcer, se frayer un chemin, alors éclate ce combat que nous nommons phobie.

La phobie a eu pour fonction et pour but la restriction de la liberté de mouvement de Hans. Le cheval ayant toujours représenté pour Hans cette liberté (Je suis un jeune cheval dit Hans en sautant dans tous les sens...) Plaisir de se mouvoir frappé d'interdiction par la névrose et le cheval y est désigné comme emblème de la terreur. Mais dans cette phobie, si puissantes que soient les forces qui s'opposent à la sexualité de Hans, la nature même de la maladie s'arrange pour que le refoulé n'en reste pas là. La phobie du cheval est un obstacle pour Hans à aller dans la rue et lui sert de moyen pour rester à la maison près de sa mère chérie. Sa tendresse pour sa mère arrive à ses fins, le petit amoureux se cramponne à l'objet de son amour.

Différentes étapes de la résolution de la phobie :

D'où provient le matériel de cette phobie ? On pourrait voir la mère comme un substitut du cheval mais que signifierait alors la peur du soir où Hans craint que le cheval n'entre dans la chambre ?

Sous la peur exprimée d'être mordu par un cheval on découvre la peur plus profonde que les chevaux ne tombent et tous deux, le cheval qui mord et le cheval qui tombe, sont le père qui va punir Hans à cause des mauvais désirs qu'il nourrit contre lui. La mère est alors écartée.

Freud va conseiller au père de Hans de lui expliquer que les femmes n'ont pas de fait-pipi. Le refus de cet état de fait mêlé à l'angoisse de castration donne naissance au **fantasme 1** de Hans : Sa mère lui a montré son fait pipi, ce qui prouve bien qu'elle en a un. Ce fantasme, selon Freud indique que l'explication sur l'absence de fait pipi chez les femmes n'a pas été admise par lui. Il maintient en imagination son point de vue précédent

Quelques jours après suit le **fantasme 2 (fantasme aux girafes)** que nous ramenons ici pour mémoire : *« Il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe chiffonnée et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors elle a cessé de crier et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée »*. Freud ajoute : *« S'asseoir dessus est sans doute pour Hans la représentation de la prise de possession. Fantasme de défi, relié à la satisfaction d'avoir triomphé de la résistance paternelle »*. *« Crie tant que tu veux, maman me prendra tout de même dans son lit, et maman m'appartient »*.

C'est avec la déclaration de Hans : *« Tout le monde a un fait pipi, et mon fait pipi grandira avec moi, quand je grandirai car il est bien enraciné »* que Freud comprend que l'analyse est arrivée à un tournant.

Freud souligne la fin de la remarque de Hans *« car il est bien enraciné »* est une consolation et un défi, elle rappelle la vieille menace faite par sa mère lorsque celle-ci lui avait dit qu'elle lui ferait couper son fait pipi s'il continuait de jouer avec. La menace de castration ne fait son effet que maintenant, dans l'après coup, un an et 3 mois après la menace et *« Hans se retrouve en proie à l'angoisse de perdre cette précieuse partie de son moi. »*

Très vite suivent les **fantasmes 3 et 4 que nous nommons « fantasmes de transgression »**. Freud y voit une suite du fantasme aux girafes : Hans soupçonne qu'il est interdit de prendre possession de la mère ; il s'est heurté à la barrière de l'inceste. Mais il croit la chose défendue en elle-même : dans les exploits défendus, son père est avec lui et est arrêté avec lui. Son père, pense-t-il, fait donc aussi avec sa mère cette chose énigmatique défendue qu'il remplace par un acte de violence tel que le bris d'une vitre ou la pénétration de force dans un espace clos.

Sans que rien ne le prédise, Hans commence à s'occuper du « complexe du *loumf* » et à manifester du dégoût pour tout ce qui attire à l'évacuation intestinale. Le père, peu disposé à suivre Hans dans cette voie poursuit de force l'analyse dans la direction qu'il voudrait maintenir et amène Hans à se souvenir d'un événement arrivé à Gmunden : Fritzl le compagnon de jeu que Hans aimait tant s'était heurté en jouant au cheval, il s'était heurté le pieds contre une pierre et s'était mis à saigner. En tombant, le cheval d'omnibus avait rappelé cela à Hans. Il est intéressant de voir comment la transformation de la libido en angoisse s'est projetée sur l'objet principal de la phobie : le cheval.

Le père confirma qu'il avait le premier servi de cheval à son fils ce qui permit lors de l'accident de Gmunden, à la personne de Fritzl de se substituer à celle du père. Quand le refoulement eut provoqué le renversement des affects, Hans qui auparavant avait trouvé tant de plaisir aux chevaux, devait en prendre peur.

Mais Hans reste absorbé par son intérêt pour le loup et il faut bien que Freud et le père ne le suivent dans cette voie. Ils apprennent que Hans avait pour habitude autrefois d'accompagner sa mère aux WC. Le plaisir de regarder une personne aimée satisfaire ses besoins naturels répond à une « intrication des pulsions ». Le père se prête enfin également au symbolisme du loup et reconnaît l'analogie entre une voiture lourdement chargée et un corps chargé de fèces, entre la voiture qui sort d'une porte et les fèces qui sortent du corps.

Freud dit avoir prédit au père de Hans que la phobie se laisserait ramener à des pensées et des désirs relatifs à la naissance de sa petite sœur mais dit-il : « *J'avais omis de le rendre attentif au fait que, pour les théories sexuelles infantiles des enfants, un enfant est un loup ; de telle sorte que la voie suivie par Hans devrait passer par le complexe excrémental. L'obscurité temporaire de la cure fut due à cette mienne négligence* ».

La position de Hans par rapport à l'analyse s'est sensiblement modifiée. Avant c'est son père qui prédisait ce qui allait surgir, Hans trotte à la suite des dires du père. Maintenant c'est lui qui court en avant et son père a du mal à le suivre.

Hans crée alors, sans l'entremise de personne **le fantasme 5** : le plombier a dévissé la baignoire dans laquelle il se trouve et lui a donné un coup dans le ventre avec son grand perceur.

Ils ne comprendront que plus tard qu'il s'agit là d'un fantasme de procréation déformé par l'angoisse. La grande baignoire où il est assis dans l'eau est le ventre maternel et le perceur est le grand pénis. Hans semble dire : « avec ton grand pénis, tu m'as percé = fait naître (geboren) et tu m'as mis dans le ventre de ma mère.

Le fantasme ici sert à Hans de chaînon pour poursuivre ce qu'il a à dire : Hans a peur d'être baigné dans la grande baignoire (angoisse composite) une partie nous échappe encore mais l'autre fait connexion avec le bain de sa petite sœur. Hans avoue avoir désiré que sa mère laissât tomber la petite fille dans le bain et qu'elle mourût. La peur de Hans était qu'en châtiment pour sa mauvaise pensée ce fut lui qui soit noyé. Hans abandonne donc le thème du loup pour arriver à celui de la petite sœur. La juxtaposition des thèmes amène à : « La petite sœur est un loup d'ailleurs tous les enfants sont des loups et naissent comme des loups ».

Ici toutes les voitures de déménagement, les omnibus, les camions ne sont que des voitures de cigognes et sont pour Hans des représentants symboliques de la grossesse. Quand un cheval vient à tomber, il y voit un accouchement. Un cheval qui tombe n'est donc plus seulement le père qui tombe mais aussi une mère qui accouche.

Hans avait en effet parfaitement repéré la grossesse de sa mère et il a très bien reconstruit en lui-même le réel état des choses. C'est pour cela qu'après la naissance de sa sœur, il adopte une attitude très sceptique face à tout ce qui évoque le passage de la cigogne. La preuve qu'Hans savait dans son inconscient, d'où venait réellement le bébé est apportée par le fantasme dans lequel il maintient qu'Anna était avec eux à Gmunden l'été qui précéda sa naissance et où il dit qu'elle voyagea avec eux et combien elle pouvait accomplir plus de choses qu'après sa naissance.

Ce qui va suivre dit Freud, n'est plus que la confirmation par Hans des conclusions analytiques établies : Il montre comment il se représente une naissance : il fait entrer par un trou rond dans une poupée un canif appartenant à sa mère et le fait ressortir en déchirant l'entrejambe. Les éclaircissements donnés par les parents (les enfants croissent au sein de leur mère et arrivent au monde comme des loups) arrivent trop tard : Hans se doutait déjà.

Reprenons rapidement le dernier fantasme avec lequel s'amorce la guérison de Hans : celui du plombier qui lui pose un nouveau et plus grand fait-pipi. **Fantasme 6** que Freud lit comme

un désir triomphal impliquant la victoire de Hans sur sa peur de la castration. L'autre fantasme, celui où Hans désire avoir beaucoup d'enfants avec sa mère vient corriger ce qui est inacceptable dans cet ensemble de pensées car au lieu de tuer son père, Hans le rend inoffensif par la promotion qu'il lui accorde : épouser la grand-mère ! Selon Freud la maladie comme l'analyse prennent fin par ce fantasme.

Freud dit : Tout finit bien. Le petit Œdipe a trouvé une solution plus heureuse que celle prescrite par le destin. Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu'il réclame pour lui-même ; il le promeut grand père et le marie aussi avec sa propre mère »

.....

Epilogue :

L'épilogue que Freud nous donne arrive en 1922. Un jeune homme se présente à lui et dit être le petit Hans finalement perdu de vue 2 ans après la fin de l'analyse. La publication de cette première analyse d'enfant avait suscité beaucoup de commentaires dans lesquels le pire était prédit à Hans sur son devenir psychique.

Aucune ne semblait s'être réalisée car Hans était devenu un beau jeune homme de 19 ans qui déclara se porter parfaitement et ne souffrir d'aucune inhibition ni malaise. Il avait traversé sans problème la puberté et disait avoir plutôt bien supporté la terrible épreuve du divorce de ses parents. Il vivait seul, entretenait une bonne relation avec chacun de ses parents et regrettait seulement que le divorce l'ait coupé de sa sœur cadette Anna avec qui il avait finalement construit une relation forte et saine.

Il dit à Freud qu'à la lecture de son analyse, il avait eu la curieuse sensation d'être étranger au récit et ce n'est qu'à l'évocation des vacances à Gmunden que s'éveilla en loin un vague souvenir.

Ainsi dit Freud, l'analyse n'avait pas préservé l'avènement de l'amnésie mais en était devenue elle-même la proie. Il conclura par un parallèle avec le rêve : « *On est réveillé par un rêve, on décide de l'analyser sans délai, on se rendort satisfait du résultat de ses efforts. Mais le lendemain matin et le rêve et l'analyse sont oubliés.* »

